

# A contre-courant

En 1902, **MARY MACLANE**, 19 ans, publie *Que le diable m'emporte*. Un récit radical dont l'opposition aux normes et le féminisme flamboyant sont plus que jamais d'actualité à l'heure de MeToo. A découvrir.

## LA LIBÉRATION DES FEMMES PASSE TOUJOURS PAR UNE LIBÉRATION DE LEUR PAROLE.

Hier, aujourd'hui, il faut se libérer du silence, de la honte (mais de quoi?), des mensonges d'une société patriarcale, du rôle et du contrôle que cette dernière impose aux femmes... La traduction, enfin, du premier livre de Mary MacLane, au moment où l'affaire Weinstein – et la formidable libération de la parole qui s'en est suivie chez les femmes – a un an. Elle prend une tournure extrêmement actuelle et puissante. Et pourtant, ce récit, *Que le diable m'emporte*, a été publié aux Etats-Unis en 1902. Ecrit par une jeune femme de 19 ans qui prône la confession, ou plutôt l'autoportrait, bien décidée, pour dire sa vérité, à piétiner toutes les conventions et autres corsets psychiques (comme physiques) imposés alors aux femmes, ce premier texte provoquera succès et scandale dès sa parution. L'outrancier *Que le diable m'emporte* se vendra, en un mois, à 100 000 exemplaires.

Il y a quelque chose d'aussi impressionnant que touchant à découvrir la jeune MacLane aujourd'hui. Impressionnant parce qu'on la trouve ultra courageuse et hyper gonflée de braver ainsi, et seule, et si jeune, et en 1901 quand elle en commence la rédaction, toute une société; touchant parce qu'on y sent une naïveté de jeunesse (*"Je suis une artiste du genre le plus élevé, le plus artistique"*), tout l'ego de qui n'a pas encore vécu et qui, pour bien enfoncer le clou d'une insolence qu'elle voudrait sulfureuse, en appelle au diable à tout bout de champ. Ou alors c'est parce qu'elle a en horreur la vertu, cette autre façon qu'a la société d'empêcher les femmes de vivre : *"Faites que jamais, je l'affirme, je ne devienne cet animal normal, impitoyable, cette monstruosité difforme – une femme vertueuse."*

Née en 1881 au Canada, Mary MacLane vit à Butte, une petite ville minière du Montana avec sa mère, un beau-père (son père est mort quand elle avait 8 ans), et ses frères et sœur quand elle écrit ce livre. Le dispositif est simple bien que conceptuel pour l'époque : un journal où elle veut tout dire de sa vie morne, confinée. Mais aussi de son intériorité en ébullition : *"C'est l'enregistrement de trois mois de Néant. Ces trois mois ressemblent trait pour trait aux trois mois qui les ont précédés, certes, et aux trois mois qui les ont suivis – et à tous les mois qui sont nés et morts avec moi, depuis la nuit des temps."*

Dès les premières pages, Mary MacLane bafoue un concept sacré, surtout aux Etats-Unis : la famille, sa famille. Sur son père, elle écrit : *"Il ne m'aimait pas, aucun doute là-dessus, car la seule personne qu'il était capable d'aimer, c'était lui-même."* Pas mieux du côté de sa mère : *"Quand je pense à l'amour et à la bienveillance exquise, susceptibles d'unir une mère et sa fille, j'ai l'impression d'avoir été escroquée d'une très belle chose qui aurait dû me revenir."* Quant au reste de la famille : *"Ma sœur et mes frères se fichent totalement de moi, de mes analyses et de ma philosophie, et de mes désirs. Leurs besoins sont strictement d'ordre pratique et matériel. A leurs yeux, l'amour et la sympathie entre les êtres humains ne s'appliquent apparemment qu'aux personnages de livres."*

**La jeune femme vit incomprise et seule parmi les siens**, ne fréquente que son esprit, devient sa meilleure amie, et tombe amoureuse d'une autre femme. Dans cette existence bourgeoise et provinciale, où les jeunes filles n'ont pas le droit de se réaliser au-delà de leur broderie, elle savoure des joies simples (la dégustation d'une olive, à laquelle elle consacre des pages érotiques) et la jouissance de son propre corps. Etrange et égocentrique, ridiculement sûre de son talent à la manière d'Angel,



le personnage créé par Elizabeth Taylor dans son roman du même nom, Mary MacLane est soit une folle, soit une révolutionnaire, soit les deux : féministe flamboyante et pionnière de l'écriture de soi (dite alors "confessionnaliste"), elle est d'une lucidité souvent aiguë.

Son récit, qui sera par la suite suivi de deux autres (*My Friend Annabel Lee* en 1903 et *I, Mary MacLane: A Diary of Human Days* en 1917), et d'un film muet aujourd'hui perdu, *Men Who Have Made Love to Me*, autour de ses aventures sexuelles, est un objet inclassable. Sa voix, radicale, fière, vraie, sensuelle, est bien la seule qui pouvait jaillir de l'enfermement et de l'inaction imposés aux femmes.

Car l'enjeu de ce premier récit, tenter de décrire "ce que cette vie me fait, la manière dont elle m'affecte", se traduit aussi dans cette voix hors norme, intense, bizarre. En 1929, à 48 ans, elle meurt dans une chambre d'hôtel de causes mystérieuses et bascule dans l'oubli. Il semblerait que le monde n'aime pas les femmes qui pensent, qui parlent. **Nelly Kapriélian**



**Que le diable m'emporte**  
(Editions du Sous-sol),  
traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) et préfacé  
par Hélène Frappat,  
160 p., 16 €



Nelly Kapriélian

## Cool Joan Didion

Le 5 décembre, Joan Didion aura 84 ans. A la fin d'une année où l'Amérique a déjà perdu Tom Wolfe et Philip Roth, on ne peut pas s'empêcher d'avoir peur. Parce que Didion, on n'a pas du tout envie de la perdre. Elle a écrit sur le flou de l'âme et des êtres, la cruauté de la vie, son absurdité, le risque qu'il y a à trop croire à la vacuité du rêve américain, comme personne.

Il faut lire son deuxième roman, *Maria avec et sans rien*, sur une actrice de 36 ans après sa dépression, à Hollywood. Publié en 1970 aux Etats-Unis (*Play It as It Lays*), il reparait aujourd'hui sous un titre différent, *Mauvais joueurs* (Grasset, traduit par Jean Rosenthal). Il faut surtout se plonger dans l'autre livre (inédit, lui) qui paraît, *Sud et Ouest* (Grasset, traduit par Valérie Malfroy): deux carnets où Didion a consigné son voyage à la Nouvelle-Orléans et en Californie en 1970. S'y déploie, dès les premières pages, une leçon d'écriture pour qui voudrait écrire sur soi. Et pour ça, peut-être faut-il être plus distant qu'empathique, plus froid et cérébral qu'émotionnel. Dans l'excellent documentaire qui lui est consacré (sur Netflix), elle parle en jetant ses longs bras comme si elle cherchait à griffer quelqu'un. En se remémorant ce qu'elle a ressenti, lors de son reportage sur les hippies, en découvrant une enfant shootée à l'héroïne, elle dira : "C'était de l'or!" Pas de sentiment. Ça fait froid dans le dos.